

## « Pour les Églises et malgré elles » : deux siècles d'histoire de la formation biblique en France

*Résumé* : L'article parcourt les deux siècles d'histoire du mouvement évangélique français (et francophone) qui ont conduit à la situation présente des institutions de formation. La première époque est celle de l'organisation du protestantisme français en « dénominations » (1820-1920), et de la création de programmes de formation rattachés ; elle est marquée à la fois par la progression de la pensée du Réveil, par son affadissement et par des conflits théologiques au sein des dénominations. Pendant la deuxième période (à partir de 1920), la formation biblique et théologique va faire l'objet d'initiatives interdénominationnelles, conduisant en particulier à la création de l'Institut Biblique de Nogent-sur-Marne, de la première Faculté protestante d'Aix-en Provence, puis de la Faculté Libre de Théologie Évangélique.

*Abstract* : The article surveys the two centuries of history of the French (and French-speaking) evangelical movement, that led to the present situation of the theological training institutions. The first period is that of the structuring of French Protestantism in denominations (1820-1920), and of the creation of training programs related to them. This period is characterized by the advance of the Revival thought, and by its fading and by theological conflicts in the denominations. During the second period (from 1920), new initiatives of biblical and theological training are appearing, leading especially to the creation of the Institut Biblique de Nogent-sur-Marne, of the first Faculté Protestante of Aix-en-Provence, and of the Faculté Libre de Théologie Évangélique.

La préparation au ministère en protestantisme évangélique a dans notre pays deux siècles d'histoire. Les premières initiatives académiques, en effet, suivent de peu l'émergence même d'un courant orthodoxe issu du Réveil, pour lequel la militance évangélique implique et la réplique à l'hérésie au sein même

du protestantisme, et la question de savoir si Dieu demande la dissidence ou le maintien d'un lien d'association – et lequel ? - avec ceux dont les affinités sont opposées<sup>1</sup>. L'histoire directe – nonagénaire – de nos institutions masque tout un autre siècle de labeurs pédagogiques et institutionnels que nous ne pouvons pas négliger si nous voulons recueillir la pleine instruction de l'histoire. C'est avec cette visée que je vous invite à un parcours-survol en deux étapes, qui consisteront à considérer d'abord la période 1820-1920, premier siècle d'espérances immenses et de profonds déboires provoqués par des *échecs dénominationnels*, puis à porter notre attention sur le siècle qui s'ouvre en 1920, et que jalonnent plusieurs *expérimentations collaboratives d'abord modestes* mais aux fruits souvent durables.

### Un (premier) siècle d'embaras dénominationnels : 1820–1920

Raréfié par les persécutions, exposé au rationalisme, le protestantisme français est au début du XIX<sup>e</sup> siècle dans un état de torpeur qui confine à la léthargie. Sans l'action opiniâtre de prédicateurs intrépides, l'espérance de son rétablissement est alors chimérique. C'est de Genève surtout que viendront les messagers du Réveil dont l'action, en quelques décennies, permettra une vraie renaissance huguenote. Le Réveil œuvre aussi bien dans les paroisses désertées de l'Église réformée « nationale » que parmi des populations catholiques. S'il échoue à rallier le protestantisme tout entier, il permet une renaissance inespérée de l'ensemble réformé en même temps qu'il favorise le développement d'Églises indépendantes et de mouvements nouveaux : méthodisme, baptisme, librisme.

Alors que le méthodisme, l'entreprise pionnière du Réveil, reste longtemps intérieur à l'Église concordataire, les baptistes sont les premiers à se constituer en mouvement autonome<sup>2</sup>. Apparus dans les Flandres en 1820, ils reçoivent l'appui de leurs homologues d'Amérique à partir de 1832. Au lendemain des fièvres de 1848, l'édifice de l'Église réformée « nationale » se fissure. Un groupe de pasteurs et de laïcs éminents la quitte parce que la cohabitation avec les libéraux y interdit toute confession de foi commune et orthodoxe. Ainsi se crée, en 1849, l'Union des Églises évangéliques, bientôt appelées « libres », où se mêlent paroisses réformées dissidentes et Églises indépendantes fondées dans l'élan du Réveil. Ces Églises libres, même si elles échouent à créer une réunion

<sup>1</sup> Il s'agit ici de distinguer les évangéliques des « libéraux » sans restreindre la réalité évangélique aux dénominations « dissidentes » – car les évangéliques les plus nombreux sont dans l'Église réformée concordataire.

<sup>2</sup> Si, pour dire « évangélique », on a longtemps dit « méthodiste », en raison de l'antériorité des Wesleyens, il faut plusieurs décennies avant que le mouvement ne s'organise en tant que tel (1852).

des orthodoxes aussi large qu'espérée, sont alors le seul groupe dissident à posséder à la fois la taille critique et des élites sociales. Le leadership évangélique leur est ainsi acquis, à côté de dénominations peu dotées, y compris de quelques groupes exotiques (irvingiens, hinschistes, etc.), et des darbystes qui font dissidence à part.

*À chaque union son école*

À l'exception des dissidences darbystes ou apocalyptiques, la nécessité de la formation fait l'unanimité parmi les dénominations nouvelles, aussi tenu qu'en soit l'effectif. Et les évangéliques demeurés dans l'Église réformée concordataire, les plus nombreux, ne font pas exception. Il faut une école pour *faire école*, et pour bien faire, dans l'esprit du temps, il faut à chaque union son école.

Les *baptistes* sont (par définition !) les premiers à plonger. Grâce à l'appui américain, la plus élémentaire des écoles est organisée pour deux élèves au début de l'année 1835. Un missionnaire est leur instructeur en toutes matières lors de débuts en tout précaires... Le professeur s'exprime en un français abscons, les conditions de logement sont indignes et la nourriture infecte ! En 1836 l'école déménage à Douai. C'est cahin-caha toute la génération des planteurs du baptisme qui y est formée par un second missionnaire, Erastus Willard (1800-1871) jusqu'au retour de celui-ci en Amérique en 1853. Willard n'étant pas remplacé, il faut, hasards du recrutement missionnaire, attendre plus de 25 ans pour que l'école baptiste renaisse. Celle-ci rouvre fin 1879<sup>3</sup> autour d'Edward Cushing Mitchell (1829-1899), hébraïsant venu de Chicago. Pour la relève baptiste, c'est un programme peu conventionnel que l'on arrange, et qui associe le Dr Mitchell, deux pasteurs français et... la toute jeune *faculté de Paris* pour les cours de dogmatique et de philologie du Nouveau Testament. Ce dispositif, dont la validation est étonnante par des tenants d'un anti-rationalisme viscéral<sup>4</sup>, aura pour effet de placer de futurs pasteurs baptistes prometteurs au contact du symbolo-fidéisme d'Auguste Sabatier. Et quand Mitchell, lui-même acquis aux vues critiques<sup>5</sup>, regagne prématurément l'Amérique en 1881, les étudiants se retrouvent confiés aux soins exclusifs de la Faculté de Paris...

À l'opposé des baptistes et aussi des *methodistes* (qui s'équipent à Paris d'une école de théologie aux destinées jusqu'ici peu documentées), les *libristes* français sont les seuls à ne pas fonder leur école... car le librisme par-delà les monts en possède déjà ! Les évangéliques libérés de Suisse romande se dotent d'écoles à

<sup>3</sup>. Novembre 1879.

<sup>4</sup>. Circonstance atténuante, la Faculté de Paris n'avait été créée qu'en 1877. Il était donc possible de se méprendre.

<sup>5</sup>. Il n'est qu'à parcourir les premiers paragraphes de son *Critical Handbook of the New Testament*, New York, Harper Brothers, 1896.

Genève (1832) et à Lausanne (1845). La principale est l'école de théologie dite de l'Oratoire, que crée en 1832 la Société évangélique de Genève pour la préparation des ministres des Églises indépendantes. C'est cette école qui accueille la majorité des candidats au pastorat dans les Églises libres de France. Les figures éminentes en sont Louis Gaussen, qui y enseigne jusqu'à son dernier souffle (1790-1863)<sup>6</sup> et l'historien du protestantisme Jean-Henri Merle d'Aubigné (1794-1872).

Dans l'ensemble réformé, où se mêlent évangéliques et libéraux plus ou moins radicaux, l'aile évangélique est aussi dotée de son lieu de formation. C'est la *faculté de théologie protestante*, fondée en 1808 à *Montauban*. Entre les évangéliques qui ont sauté le pas de la dissidence et les autres, la jonction est cependant impossible. Il ne peut être question, pour ceux qui s'en sont affranchi, de se replacer sous la tutelle imprévisible de l'État. De plus, dans la place forte de la théologie évangélique s'est acclimatée une « orthodoxie douce », d'une tiédeur inquiétante pour des dissidents déjà soupçonneux vis-à-vis de la théologie académique<sup>7</sup>.

### *Le levain vieux des libéraux*

Et les faits semblent hélas justifier leurs soupçons : c'est l'adoucissement constant des formulations de l'orthodoxie qui caractérise la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Le levain libéral, mutation du vieux levain rationaliste, gagne sans cesse du terrain, et les théologiens eux-mêmes sont souvent en cause quand il s'agit d'expliquer ses progrès. Par des accommodements ou des abandons, l'œuvre magnifique du Réveil se trouve fragilisée par la formation dont un des buts initiaux était de la consolider. Car le Réveil avait accompli une œuvre époustouflante. Un rapport signé en 1857 par Jean-Henri Grandpierre<sup>8</sup> souligne le travail considérable réalisé : en moins de quarante ans, plus de la moitié des pasteurs de l'Église réformée a été gagnée à l'orthodoxie ! Mais l'affaiblissement pointe déjà, à commencer par les dissidents (p.116) : « quant aux pasteurs des Églises indépendantes, indique-t-il, ils professent des doctrines connues sous le nom d'évangéliques, quoique quelques-uns des plus distingués d'entre eux semblent incliner depuis quelque temps vers des vues un peu moins

---

<sup>6</sup> Eugène Bersier, p. ex., étudié à l'École de théologie de l'Oratoire au début des années 1850.

<sup>7</sup> *Lettres et biographie de F. Neff*, II, p. 296, sans doute vers la fin 1827. Neff (1798-1829) déjà avertit deux jeunes qu'il a envoyés à Montauban en leur disant qu'il est des choses qu'on leur enseignera qui sont « plus propres à enfler le cœur et à détruire la simplicité de la foi qu'à édifier » (cité par Émile G. LÉONARD, *Histoire générale du protestantisme*, vol. 3, *Déclin et renouveau (XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, Paris, PUF, 1964, p. 228).

<sup>8</sup> Conférence de Chrétiens Évangéliques de toute nation à Berlin, 1857 : compte rendu publié au nom du comité de l'Alliance Évangélique, Charles Meyruis, 1858, 412 p.

« Pour les Églises et malgré elles » :

strictes en ce qui concerne l'ancienne orthodoxie<sup>9</sup>. » La menace est dans la place, et Genève est visée puisque ces intellectuels libristes distingués y ont été formés<sup>10</sup>. Dans la ville de Calvin a surgi une manifestation de vulnérabilité évangélique qui restera emblématique. Edmond Scherer, professeur d'histoire à l'Oratoire depuis 1845, démissionne en 1850, suivi de dix étudiants<sup>11</sup>, après un abandon retentissant de la théopneustie. Or Scherer, qui glissera ensuite de degré en degré vers l'agnosticisme, a contribué à rédiger la confession de foi de l'Église libre de Genève l'année précédente !

Les reculs dogmatiques s'accroissent avec l'effacement des « hommes du premier réveil » et la théopneustie, dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, a cessé d'être théologiquement correcte<sup>12</sup>. L'élan missionnaire indissociable de l'enseignement de la théologie évangélique est brisé. C'est une école de l'Oratoire privée de sa raison d'être qui ferme ses portes en 1921.

## Un (second) siècle de réalisations coopératives : 1920–2010

### *1920 année charnière*

Alors que l'Oratoire s'est vidé de ses élèves, tout est à refaire. Malgré le maintien du pavillon « évangélique », des idées nouvelles ont frappé de péremption les anciennes confessions de foi. Fait symptomatique, c'est en 1920 qu'un libriste, Raoul Allier (1862-1939), devient le doyen de la Faculté de Paris, le phare de la théologie nouvelle. Certes Allier est un laïc et non pasteur<sup>13</sup>. Mais il est une autorité dans l'Union : membre de la commission synodale à partir de 1907, il la présidera même de 1927 à 1934.

En cette même année 1920, les baptistes connaissent leur première rupture à l'occasion d'un débat surgi en plein congrès sur la théologie qui serait enseignée dans la faculté baptiste que l'on voulait créer. Et la discussion met le feu à

<sup>9</sup>. Et il confirme au passage que l'évangélisme montalbanais est un évangélisme mêlé (p.118) : « S'il s'agissait de dépeindre la physionomie religieuse ou dogmatique de ces trois facultés, nous dirions que celle de Montauban est presque entièrement orthodoxe, puisque sur 7 professeurs, elle en compte 5 qui sont évangéliques de doctrine et de profession. Le plus grand nombre des étudiants de cette faculté, dont le nombre s'élève à une soixantaine, suivent la tendance de la majorité de leurs professeurs et donnent de bonnes espérances à l'Église chrétienne. [...] »

<sup>10</sup>. « Pour ce qui concerne les pasteurs des Églises indépendantes de France, ajoute-t-il, à l'exception des méthodistes wesleyens et des baptistes, ils font presque tous leurs études dans l'école de théologie de Genève, fondée et entretenue par la Société évangélique de cette ville (...). Il s'y trouve, terme moyen, 25 étudiants, destinés à la Suisse, à la Belgique, à la France et à d'autres contrées. »

<sup>11</sup>. Sur un effectif moyen de 25 étudiants...

<sup>12</sup>. Où l'Église libre révisait sa confession de foi pour l'élargir sur la question de la théopneustie, notamment, en 1882. Cf. la brochure publiée pour le centenaire : *l'Église libre de Genève, 1849-1949*, Roulet, 1949, 64 p.

<sup>13</sup>. Né réformé, il n'est pas non plus un libriste « de souche ». C'est par amitié pour Tommy Fallot, et par adhésion au christianisme social, qu'il a rallié le libriste.

la poudre baptiste, faisant exploser le mouvement en deux temps (1920 et 1921) et trois morceaux (FEEBF, AEEBLF, Église et mission du Tabernacle).

Voici le baptisme divisé, le librisme écartelé entre ses élites urbaines portées sur les nouvelles théologies et sa base rurale foncièrement orthodoxe, le méthodisme déclinant à tous égards... Pour les évangéliques professants dispersés dans chacun de ces ensembles, aucun lieu n'existe pour préparer une relève quelconque. Et Montauban, devenu Montpellier en 1919, incarne moins que jamais une orthodoxie conséquente<sup>14</sup>.

C'est dans ce désert que fleurit le projet, médité depuis 1919, d'ouverture d'un Institut Biblique en région parisienne. L'échec constaté de la voie dénominationnelle pour maintenir une orthodoxie académique vivante contraint désormais les évangéliques à inaugurer une voie non-dénominationnelle. Au cours de la période qui s'ouvre en 1920, ils auront à leur actif, dans cette veine, *deux initiatives* de crise, dans l'entre-deux guerres, puis, après 1945, *deux créations de conquête*.

### *Deux initiatives de crise*

Initiative de crise que la création d'un *Institut biblique à Nogent-sur-Marne* en octobre 1921. Ruben Saillens, lassé des luttes du baptisme, n'y a plus d'autre attache qu'avec l'Église qu'il a fondée, qui prend en 1921 même le nom d'Église du Tabernacle. À 66 ans, lui le quasi autodidacte fait de l'enseignement sa tâche principale. La débâcle évangélique en théologie, la nécessité de pérenniser le travail des conventions, la visite de l'Institut de Moody en 1918, l'appui indéfectible d'amis du cercle émergent des fondamentalistes, la pensée du célibat forcé de tant de jeunes filles mobilisables pour la mission, l'ouverture des colonies aux missions anglo-saxonnes par le traité de Versailles, tout cela le convainc de fonder un Institut qui serait d'entrée mixte (innovation hardie), non dénominationnel (innovation forcée) et sans exigence académique préalable. En l'absence de dénomination pour soutenir le projet – les relations sont rompues avec la seule dont la théologie correspondrait à la sienne, la petite Association baptiste – Ruben Saillens s'appuiera sur le réseau supradénominationnel qu'une décennie de conventions chrétiennes vient de susciter : l'*Union des chrétiens évangéliques*, au sein de laquelle militent en leur nom propre, pour l'unité biblique authentique, réformés évangéliques, libristes, méthodistes, et baptistes de l'Association ou du Tabernacle.

---

<sup>14</sup>. Le dernier doyen résidant à Montauban, Émile Doumergue (1844-1937), qui représente l'orthodoxie calviniste, et qui adhèrera à l'Union des chrétiens évangéliques, part à la retraite en 1918.

« Pour les Églises et malgré elles » :

C'est par le concours de militants « UCE » qui sont aussi de respectables intellectuels, comme le libriste Maurice Antonin (le futur fondateur du librisme), le méthodiste William-Henri Guiton, les réformés évangéliques Albert Cruvellier (secrétaire général de l'UCE) ou Henri Devaux<sup>15</sup>, que l'Institut s'implante puis se développe à partir des folles années 20... Le lien aux Églises s'établit ainsi via des individualités, par-dessus conseils, synodes et consistoires. Après 1945, toutes les branches du baptême sont représentées parmi les élèves, et les dénominations rescapées de 1938 ont souvent pour responsables des anciens élèves ou des amis. Un tel lien évolutif aux Églises, où les relais se multiplient grâce au réseau d'anciens, s'adapte au profil du terrain...

Un institut ne fait pas une faculté, mais l'idée d'adjoindre « un jour » un niveau faculté au programme de l'Institut perce dès le début des années 1930. Mais il faudrait s'appuyer sur l'élément réformé évangélique qui est pendant cette décennie-là troublé par le projet d'unir dans une seule Église des réformés évangéliques, divisés, des libéraux, des libristes et des méthodistes. La fusion qui aboutit en 1938, et qui rallie un fort contingent orthodoxe, est pour l'UCE une défaite cuisante. Les « non fusionnistes » se retrouvent dans de minuscules unions, numériquement et matériellement fragiles. Le seul acquis de la période est la clarification théologique qui vient de s'opérer : ces unions dissidentes sont théologiquement homogènes, et le terme évangélique, quand il y est revendiqué, l'est désormais sans ambiguïté. Les plus nombreuses à « n'avoir pas plié le genou » sont les Églises réformées des bastions huguenots. Leur programme ? Continuer l'Église réformée évangélique... et organiser une Faculté seule héritière légitime de celle de Montauban. Ce projet de Faculté est discuté par les réformés évangéliques dès 1938. Et quand on réfléchit au lieu à retenir, fait jusqu'ici ignoré, on est très près d'opter pour l'idée d'adjoindre cette Faculté à l'Institut de Nogent<sup>16</sup>...

C'est dire que l'ouverture de la *Faculté de Théologie Protestante d'Aix* en octobre 1940 n'est pas une initiative unilatérale. Entreprise dans le contexte de l'UCE, elle l'est comme une œuvre dénominationnelle ouverte aux collaborations, au point que l'option nogentaise n'est semble-t-il écartée qu'en raison de réticences... libristes ! Une fois sur pied, la Faculté nouvelle fera confiance à des enseignants non réformés évangéliques, et les vues baptistes sur le baptême y auront une large place ; elle formera d'éminents pasteurs libristes, de Samuel Bénétreau à Charles Guillot, en même temps que des candidats méthodistes ou

<sup>15</sup>. Le seul évangélique, jusqu'à ce jour, à avoir été membre de l'Académie des Sciences.

<sup>16</sup>. Correspondance privée du 10/06/1939 : lettre envoyée à Philippe Blocher par sa soeur Jeanne Blocher-Decorvet, dont le mari Boris Decorvet était le pasteur de la paroisse réformée évangélique (non fusionniste) de Saint-Geniès-de-Malgoirès.

évangéliques arméniens. Cette ouverture sera toutefois insuffisante pour stabiliser une Faculté qui sera emportée dans des conflits de personnes et de vision. La Faculté se meurt à petit feu au début des années 1960. Elle renaîtra en 1974 autour d'un projet semi-dénominationnel orienté d'abord vers le réveil de l'ERF, avant de suivre un cours toujours plus interdénominationnel.

### *Deux créations de conquête*

Alors que le précédent après-guerre avait été un temps de souffrances ecclésiastiques, l'appétit de reconstruction qui suit la Libération dynamise les Églises. On évangélise ! Nogent, où les recrues sont de plus en plus nombreuses, bénéficie de cet élan, lequel est sensible jusqu'à Aix aussi longtemps que la Faculté réussit à résister aux vents contraires. Mais dans les années 1950-1960, dans l'amphithéâtre évangélique, l'accent des Cévennes réformées cède la place aux accents d'un autre Sud, où l'évangélisme a des moyens mieux en rapport avec ses ambitions...

C'est en 1952 qu'un ex-aumônier des marines natif de Baltimore, Robert Evans (1918-), lance un second Institut Biblique à Chatou, transporté ensuite (1960) à Lamorlaye. Cette création s'inscrit dans le cadre d'une sorte de Plan Marshall missionnaire, marqué par un afflux inédit de personnel missionnaire US en France. Deux ans avant la CECA, l'Institut Biblique nouveau se caractérise par une vision européenne, et s'appuie sur la *Greater Europe Mission* dans laquelle il s'insère. Non dénominationnel lui aussi, bilingue, il est en première ligne d'un effort missionnaire inédit qui contribue au renouvellement rapide du paysage évangélique. Il s'assure très tôt le concours de ténors des dénominations existantes, et est directement connecté à l'association Billy Graham où « Bob » Evans joue un rôle clef.

Mais après des décennies de contribution à la croissance évangélique, l'Institut de Lamorlaye sera frustré de son cinquantenaire par des décisions de gestion trop hardies prises en période de conjoncture basse, décisions favorisées, sans doute, par le déficit d'ancrage local qui est un risque couru par toutes les entreprises missionnaires.

La seconde initiative de conquête, dans laquelle on peut voir une sorte d'apothéose, est la fondation, pour la première fois, d'une faculté de théologie expressément dénommée *évangélique*. L'innovation est symbolique, mais l'innovation ne réside pas dans la création d'une faculté attachée à des vues évangéliques. La Faculté d'Aix, tout agonisante qu'elle est alors, a assumé ce ministère pendant plus de 20 ans, avec l'appoint de professeurs des instituts bibliques de France et de Suisse. La Faculté d'Aix, explique le doyen Jean Cruvellier en 1960, ne veut pas seulement être la Faculté des Églises Réformées



« Pour les Églises et malgré elles » :

Évangéliques Indépendantes de France ; « la Faculté n'est pas, dans le sens étroit du terme, une "Faculté de dénomination" ; elle reste ouverte comme elle l'a toujours été depuis sa fondation à tous ceux qui proclament l'autorité souveraine des Saintes Écritures<sup>17</sup>. » L'originalité de la faculté nouvelle existe néanmoins par le fait (a) qu'elle implique largement les responsables des unions d'Églises dès avant sa fondation, (b) qu'on projette de l'établir en région parisienne, donnée stratégique, et (c) que l'élément réformé évangélique y est marginalisé d'entrée, après avoir constitué, de 1920 à 1950, l'axe central, ou structurant, de l'aile évangélique du protestantisme français. Voici venu le temps des professants, où la fédération baptiste assume désormais une part décisive du leadership, et dont les Assemblées de frères « larges » sont l'acteur émergent.

On sait que le premier acte de la fondation est attribué à un vœu adressé par l'Association des Églises de Professants des pays francophones (AEPF) à l'automne 1962 aux Instituts Bibliques, priés de réfléchir à une « école supérieure de théologie », où les jeunes « intellectuels » des Églises poursuivraient l'étude de la théologie « au niveau universitaire ». Deux remarques sur ce vœu. Il constitue une reconnaissance de l'intégration des instituts dans la réalité des Églises, leur statut de « morceau d'Église », alors même que leur gouvernance reste très autonome. La forme du vœu, qui interpelle sans revendiquer de contrôle, manifeste aussi un réalisme institutionnel rassurant. Sur cette base, la Faculté a pu à la fois demander et recevoir le soutien des Églises et se développer comme une œuvre de foi – menée tambour battant par son premier doyen, John Winston. Elle a ainsi pu assister sans trop en souffrir à l'essoufflement de la dynamique de l'AEPF et attendre l'émergence du CNEF.

### Quelles leçons tirer de deux siècles d'avancées et de reculs ?

Quel bilan tirer de ce tour d'horizon, alors que les deux écoles réunies dans l'ITE (Institut de Théologie Évangélique) sont en somme deux rescapées d'un siècle qui a eu ses victimes, et dont les avancées autant que les reculs sont là pour notre instruction ?

*La pérennité des écoles est sensible au cap théologique.* À l'échelle des œuvres qui sont les nôtres, c'est le consensus théologique qui est décisif. La conscience post-traumatique des années 1920 à 1940 a été décisive pour maintenir l'entente qui a contribué aux progrès du XX<sup>e</sup> siècle et permis aux écoles, parmi d'autres facteurs, de nourrir la croissance qui a conduit jusqu'au CNEF.

---

<sup>17</sup> Lettre circulaire adressée le 18/12/1960 par Jean Cruvellier, doyen de la Faculté d'Aix, aux responsables des instituts bibliques de France, de Suisse et de Belgique, page 2

*Une entreprise missionnaire doit être relayée dès que possible par l'Église « indigène ». L'histoire montre que des mécaniques même puissantes peuvent s'enrayer sur un grain de sable de la réalité locale.*

*La relation des écoles aux Églises s'accommode volontiers de souplesse et de formes évolutives : il faut que les écoles puissent suivre le courant de la vie des Églises, l'encourager, sans entraver les Églises... ni subir leurs blocages.*

Si la formation dénominationnelle reste une voie possible, et pertinente (comme le montrent des cas contemporains tel l'Institut de Théologie Biblique des Assemblées de Dieu près de Bordeaux), elle recèle ses difficultés et ses limites. *Le fonctionnement interdénominationnel* est bien apparu dans l'univers évangélique francophone comme le dispositif propre à favoriser *la fidélité et la qualité dans la durée.*

Jacques BLOCHER